

ceux qui se sont distingués, il faudrait nommer tous les citoyens, il n'y en avait pas un, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, qui ne se soit distingué à proportion de ses moyens. On voyait dans la plupart des Rues des grandes tables, où renaient avec l'abondance l'union, la concorde et la gaité; on eut dit que toute la ville ne faisait plus qu'une famille sous le Gouvernement d'un père commun, de Léopold II, dont on entendait de tous côtés retentir les louanges; ses bien-aimés sœur et beau-frère l'archiduchesse Marie-Christine et le Duc Albert n'y étaient pas oubliés. Toutes les personnes qui passaient (et le nombre était grand) pour aller voir la superbe illumination, étaient invitées à s'asseoir et à participer au banquet, ce que plusieurs faisaient, et aussitôt les cris de Vive Léopold, Vivent L. A. R., étaient réitérés; le cœur avait encore plus de part à ces acclamations que la bouche.

Madame l'archiduchesse et Mgr. le Duc Albert aggrandirent et mirent le comble à la joie, lorsque vers les neuf heures on entendit de tous côtés les acclamations et les battements de mains qui annonçaient leur arrivée.

Ces Princes chéris étaient dans un superbe carrosse, dont les glaces étaient baissées; les jeunes Hallebardiers bourgeois entremêlés avec les petits canoniers étaient des deux côtés du carrosse, les premiers portant leur Hallebarde, et les seconds des flambeaux de cire blanche, ils étaient précédés par leur drapeau et leur petite musique, qui marchaient devant le carrosse avec leurs officiers. La marche était ouverte par un détachement d'uhlands, après lesquels venait une demie compagnie des Dragons bourgeois, dont l'autre moitié suivait la voiture. Un peuple inombrable suivait la voiture, mêlant ses acclamations à celles de tous les citoyens, qui étaient ou aux tables publiques, ou sur les fenêtres ou sur les portes. Il est difficile d'exprimer l'allégresse extraordinaire qui paraissait si unanimement dans tous ces fidèles Luxembourgeois. L. A. R. avaient déjà gagné tout leur amour et leur respect, lorsqu'elles passèrent quelques jours dans cette ville, en 1785; L. A. R. ne dédaignèrent pas d'accepter et de boire du vin qui Leur fut présenté aux tables publiques par des convives dans l'ivresse de leur joie et de leur bonheur.

Les jeunes Nymphes qui avaient salué L. A. R. auprès de l'arc de Triomphe, les attendaient rangées sur les degrés de l'Hôtel-de-Ville, où elles obtinrent la grace de baiser la main de la Princesse, qui les étendit avec bonté de chaque côté pour satisfaire leur tendre empressement. L. A. R. honorèrent de leur présence le Bal que les Etats y donnèrent dans la salle ordinaire qui, aussi bien que les autres appartements, fut remplie d'une foule de monde que l'empressement de jouir de la Vue de ces Augustes Personnages y attira plus, que le plaisir de la danse.

La fête du soir avait commencé par un triple salve d'artillerie de tous les Remparts. Les étrangers accourus de toute part pour voir ces brillantes fêtes, surtout les illustres Réfugiés français ne purent s'empêcher de laisser couler des larmes en voyant tant de témoignages d'amour dans les fidèles Luxembourgeois pour leur Souverain et pour ses Augustes Représentens; sentiments qui font leur bonheur et leur félicité.

Leurs Altesses Royales partirent de Luxembourg le 26, entre sept et huit heures du matin, après que tous les corps tant civils que militaires en eurent pris congé, et reçu des nouvelles marques de leur satisfaction. Comme Elles n'avaient pas voulu que la garnison prit les armes à Leur départ, Elles ne furent précédées que d'un escadron d'Uhlans et de la compagnie des Dragons bourgeois, et accompagnées de plusieurs membres des Etats en carrosses pour aller entendre la messe à la chapelle de Notre-Dame de Consolation située près des glacis de la Ville. Elles furent reçues